

Sommaire

- 3 **PRÉSENTATION**
Ion I. Ionescu

I – LES RESSORTS DE LA DEMOCRATIE ACTUELLE

- 11 *Les mutations contemporaines du lien social*, Marc-Henry Soulet
33 *Politiques de reconnaissance et démocratie délibérative*, Gilles Ferréol
43 *La démocratie participative dans le champ urbain*, Héloïse Nez
71 *L'autonomie des établissements scolaires en France : d'un projet de
démocratie de proximité au nouveau management public*,
Jean-Louis Derouet

II – LE COMMUNAUTAIRE EN RECHERCHE

- 91 *La mémoire collective, la patrimonialisation des ressources locales et
leurs usages locaux*, Ewa Bogalska-Martin
105 *Une gouvernance économique grâce à une responsabilité politique
renouvelée*, Frédéric Allemand
115 *La mixité au travail. Traditions et changements en Bulgarie*,
Katia Vladimirova
131 *Les compétences professionnelles des travailleurs sociaux*, Alain Vilbrod
147 *Accompagner les détenus vers l'employabilité*, Michèle Baumann,
Marie-Emmanuelle Amara

III – LA PARTICIPATION DES ACTEURS IMPLIQUÉS

- 167 *Mal à l'aise dans la participation*, Thierry Oblet
193 *La participation des habitants - un impératif politique à la recherche d'une
traduction opérationnelle*, Béatrice Muller
209 *La participation des habitants roumains*, Ion I. Ionescu
251 *Les contributeurs*

Les mutations contemporaines du lien social

MARC-HENRY SOULET

Introduction

Si l'on suit un paradigme qui s'impose fortement en sociologie aujourd'hui, nous serions en présence d'un «nouvel» individualisme résultant d'une amplification du processus de modernisation de la société, voire d'un changement de nature de la modernité. L'affaiblissement des liens sociaux en raison de l'érosion des structures intermédiaires et la dissolution des groupes d'appartenance, déjà au cœur de l'analyse sociologique classique de la modernité, n'ayant pas laissé place à d'autres formes stables de socialisation et de sociabilité, l'individu serait ainsi devenu orphelin du social, isolé et sans appartenance collective significative. En prolongement de la transformation en profondeur des sociétés industrielles au cours du dernier quart du XX^e siècle, émerge une seconde modernité. À une première modernité uni-dimensionnelle de dé-traditionnalisation ferait suite une modernité réflexive dans laquelle les individus chercheraient à s'émanciper des assignations de rôle et viseraient l'auto-référence et la recherche de la planification de leur propre biographie. Se spécifierait alors un nouveau rapport entre l'individu et la société, dans lequel le collectif ne serait plus instauré de haut en bas mais librement construit sur la base de vies individuelles mises en commun grâce à un processus transactionnel. Nous n'assisterions donc pas tant à un retrait sur la sphère privée ou à une invasion de

la sphère publique par la sphère privée, qu'à un décloisonnement de ces deux sphères. Le public deviendrait l'élaboration du commun à partir de biographies individuellement produites.

Suivre une telle hypothèse impose minimalement de soumettre à interrogation le statut du lien social sous-jacent à ce ré-agencement des rapports entre individu et société, objectif que se fixe la présente contribution. Tout d'abord, elle s'attachera à comprendre ce qui autorise l'émergence d'une lecture renouvelée du lien social. Elle cherchera ensuite à dégager l'argumentaire théorique qui en assied la conception associationniste; puis elle s'attardera sur ce qui en constitue la pierre angulaire, l'agir social individué, même si cette notion reste relativement peu problématisée. Enfin, ce court texte se conclura par une analyse critique des présupposés internes au modèle théorique d'une société réticulaire qui s'institue à partir de ce lien social associationniste, notamment en identifiant une série d'interrogations qui, faute d'obtenir réponse, fragilise la recevabilité de toute cette conception.

1. D'un changement de société à un changement de la société

Les temps changent. Nombreuses sont les analyses sociologiques qui pointent un changement profond des sociétés contemporaines, nombreuses sont celles qui identifient même un changement de registre de ces dernières. Quelle que soit l'appellation usitée pour qualifier ce mouvement en profondeur¹, les constats convergent vers un changement de nature du changement qui amène à interroger ce qui fait la nature de l'être-ensemble. Nanosciences et biotechnologies, intelligences artificielles et sciences cognitives, technologies de la communication et informatisation du quotidien dessinent en effet une rupture brutale dans notre expérience commune concrète. Non seulement, les frontières entre le réel et le virtuel, entre le matériel et l'immatériel s'estompent, mais notre propre conception du temps et de l'espace se modifie radicalement. Hier, le monde était porté par une sorte de garant intra-social absolutisé, le progrès en tant qu'avenir radieux, qui produisait une homogénéisation symbolique de la société, renforcée par sa territorialisation et son inscription dans une temporalité sociale partagée (malgré,

à l'évidence, l'existence de micro-temps sociaux secondaires). Aujourd'hui, nous assistons à une triple mutation traduisant l'émergence de l'hétérogène comme caractéristique centrale des sociétés contemporaines : 1) Une dé-collectivisation des effets du progrès. La démultiplication de l'offre de changements possibles produit une pluralisation et une singularisation des conduites sociales et des modes de vie. 2) Une a-rythmie de la vie sociale en raison de la diffraction de la temporalité partagée en une série de temporalités sectorielles parallèles. 3) Une dé-territorialisation des espaces sociaux conduisant à un double phénomène, en apparence contradictoire, de réticularisation et de communautarisation des regroupements sociaux. Ces trois phénomènes produisent, pour reprendre l'expression de Anthony Giddens, un triple désenclassement par rapport au temps, par rapport à l'espace et par rapport à la collectivité elle-même.

Il est aisé de comprendre dès lors que l'interrogation sociologique se modifie devant ce changement des changements technologiques et sociaux. Du double objet de dévoilement du sens du changement et d'analyse des résistances à celui-ci, on passe à la compréhension d'un commun qui intègre et respecte les différences observables tout en conservant sa capacité à faire société. En d'autres termes, le travail sociologique s'efforce de penser cette recomposition du lien social mettant en jeu différenciation, autonomie et monde commun.

Là encore, une forte convergence des analyses, malgré leur diversité intrinsèque, voire leurs divergences internes, est observable : celle de l'hypothèse d'une modification structurelle de l'être-ensemble et de l'émergence d'un nouveau modèle socio-culturel marqué par un individualisme normatif et par une conception de la société exacerbant la relativité des actions posées et des normes de jugement de celles-ci, ce qu'attestent, chacun à sa manière, d'une part, le développement considérable des notions de risque et de confiance dans les sciences sociales contemporaines, d'autre part, la réception fort importante de l'idée de modernité tardive ou de modernité réflexive. Ce modèle socio-culturel se caractérise par une déstabilisation des repères sociaux augmentant l'incertitude des membres sur leur identité. L'individu se voit en effet, dans une telle configuration, contraint de re-conceptualiser continuellement son rapport au monde physique et social et d'élaborer les conditions propices à l'instauration

d'une reconnaissance mutuelle avec Alter. Ce modèle se marque aussi par une modification du statut des institutions qui ne se caractérisent plus tant par leur fonction instituante assignant des conduites et imposant de l'extérieur des normes de comportement et d'action, que par leur statut de contenant que les individus remplissent significativement et normativement, et ce par le fait même qu'ils poursuivent leur quête de réalisation de soi.

Deux indicateurs sont fréquemment mobilisés pour étayer une telle hypothèse.

- *Tout d'abord, une transformation du social se traduisant par la démultiplication des relations sociales et la diversification des expériences biographiques.* D'une part, les relations sociales deviennent de plus en plus électives et de plus en plus réversibles. Les liens faibles, moins denses mais plus nombreux, tissent un réseau de l'appartenance non contraignante et remplacent les liens forts et hérités², réseau à forte qualité de sociabilité (à défaut de solidarité?) comme cherche à l'illustrer la métaphore du tissu, solide quoique/ parce que tissé d'un grand nombre de fils en eux-mêmes pourtant fragiles. «Cette nouvelle solidarité est ainsi faite de liens faibles, voire fragiles, changeants et diversifiés, mais nombreux et largement choisis (électifs), qui associent des individus aux appartenances sociales également multiples, dans une société ouverte (non convexe).»³ D'autre part, l'identité des membres est vue comme plurielle et fluide (et non plus comme assignée ni à une filiation, ni à une condition, ni à un statut) en liaison à la diversité des expériences que fait l'individu au cours de son existence. Gérard Demuth, le père des socio-styles, souligne ainsi dans les mécanismes de la formation du moi l'importance, pour ne pas dire la présence continue, des disjonctions dans la continuité en raison des nombreux changements dans la vie d'un individu. Ceci implique dès lors, pour lui, la nécessité de piloter sa vie par un travail sur soi en réaction aux événements et aux changements. «Il faut faire en permanence un effort pour rester dans le coup, un travail d'auto-transformation, c'est-à-dire de transformation selon sa nature.»⁴

- *Ensuite, une transformation du statut du politique.* Le politique s'apparente à un cadre procédural et délibératif autorisant l'arbitrage d'intérêts contradictoires ou, à tout le moins, différenciés. André Lacroix, dans une récente

contribution, explique ainsi combien «...Le projet politique est progressivement devenu une simple question de cohabitation entre personnes, cessant de figurer un projet moral et d'incarner l'opposition du bien et du mal... il est devenu un forum de réflexion et de délibération sur la place des individus au sein de nos communautés, sur le bien-fondé de leurs actions et de leur conception du bien, voire de leur conception du juste»... il se désacralise «au profit de la simple régulation des rapports marchands, laissant à chacun le soin de privilégier sa propre conception de la vie bonne en fonction de ses intérêts et valeurs du moments.»⁵ . Le politique se présente en ce sens à la fois comme modalité d'élaboration de préférences négatives (comme l'illustre le principe de précaution) et comme création d'opportunités permettant à chacun d'assumer le maximum de risques dans une visée promotionnelle et réalisatrice (comme l'exemplifient les politiques soutenant la logique de la *capability*⁶). «L'objectif n'est pas de permettre à chacun d'externaliser sur d'autres le maximum de risques, mais, à l'inverse, de faire que chacun puisse assumer un maximum de risques, puisqu'il y a là, de toute éternité, le principe de la dignité de l'homme.»⁷

2. Les fondements de la conception associationniste du lien social

De ce double constat émerge une représentation réticulaire de la société dans laquelle se fabrique du lien social par l'entrecroisement et le tressage de relations «libres» (c'est-à-dire en tant que fins en soi) nouées entre des individus relationnels. La société n'est plus pensée comme un vaste ensemble préexistant et contraignant à la façon d'Émile Durkheim, mais se conçoit comme un mouvement de production continue se nourrissant de l'interaction volontaire des individus et s'instituant à partir d'eux. Il est à ce titre significatif de constater, au moins pour les sociologues francophones proposant une telle lecture du lien social, la référence régulière faite à Pierre Leroux⁸. La mobilisation de ce sociologue utopiste, promoteur de l'association comme principe à la fois de l'organisation des rapports entre les hommes et de gouvernement de la collectivité qu'ils forment, vient suppléer le rôle central qu'avaient pu avoir les solidaristes lors de la pérénité d'une vision sociétale du lien social.

Dans un tel modèle, est ainsi identifié un nouveau type de rapport entre individu et société, dans lequel le commun ne serait plus instauré de haut en bas, mais construit par en bas à partir des interactions des individus, à partir de leurs propres tentatives d'individuation, à partir de leur propre effort de fabrication de soi comme individu. Ce nouveau rapport est vu comme constitutif d'une société d'individus «individué», pour reprendre l'expression de François de Singly. La modernité avancée place donc en son cœur l'individu. Il n'y a là toutefois rien de bien nouveau. La «première» modernité en faisait de même, mais elle prenait comme pivot l'individu émancipé alors que la modernité contemporaine s'appuie davantage sur l'individu différencié. La distinction faite par Marcel Gauchet entre, d'un côté, une individualisation de personnalisation qui repose sur une affirmation par une implication élective contre des obligations imposées de l'extérieur et, de l'autre, une individualisation de déliaison qui cherche une affirmation par désengagement «où l'exigence d'authenticité devient antagoniste de l'inscription dans un collectif»⁹, souligne bien ce basculement. La différenciation personnelle, dans un cadre maintenu d'égalité formelle, devient dès lors le moteur de l'être-en-société. La multiplication des facettes des individus, la diversification de leurs expériences sociales au cours de leur vie, la variété des formes de poursuite de la réalisation de chacun d'entre eux, tout cela, loin d'accentuer l'écart entre ces individus, permet au contraire de démultiplier les possibilités de rencontre et de mise en relation sur des bases tant affinitaires qu'électives. On comprend mieux pourquoi «la dynamique centrale actuelle du «moi nous» pourrait être un mouvement paradoxal de réunion par la croissance des différences»¹⁰, pourquoi la recomposition sociale à l'œuvre «part uniquement du désir singulier des individus»¹¹.

En fait, deux mouvements doivent être mobilisés pour fonder cette idée d'une société réticulaire : d'une part, la recherche de l'authenticité comme principe d'affirmation identitaire des individus, d'autre part, le recul de ce qui faisait société, les institutions et ce que François Dubet appelle le programme institutionnel¹². Ce déclin des systèmes de formation et de représentation du moi social ainsi que la dé-structuration des contrôles sociaux somment, plus que ne leur permettent, les individus de se relier et de produire du lien à partir

d'eux-mêmes dans leur quête justement d'être eux-mêmes. "L'individu d'aujourd'hui, postule Roger Sue, presque entièrement délié, n'a plus en effet d'autre choix que celui de se relier à nouveau mais sur un nouveau mode." ¹³ Cette thèse d'un délitement des liens sociaux et politiques contraignant les individus à prendre en charge le "faire société" n'est toutefois pas aussi évidente qu'il y paraît. La position duelle de Marcel Gauchet l'illustre bien. D'une part, il postule la nécessité d'un lien déjà là et admis comme tel pour que se déploie l'individualisation de déliaison, la pré-existence du social pour que la personnalisation puisse être effective. "Car c'est le monopole conquis par l'État en matière d'établissement et d'entretien du lien social qui procure à l'individu la liberté de n'avoir pas à penser qu'il est en société." ¹⁴ D'autre part, il constate que ce qui qualifie au plus près l'individu contemporain est sa déconnexion symbolique de l'être-ensemble faisant de lui "le premier individu à vivre en ignorant qu'il vit en société." "Il ne l'ignore pas, bien évidemment, au sens superficiel où il ne s'en rendrait pas compte. Il l'ignore en ceci qu'il n'est pas organisé au plus profond de son être par la précédence du social et par l'englobement au sein d'une collectivité." ¹⁵

La recherche d'authenticité et de réalisation des individus, quoique éminemment individuelle, ne peut toutefois faire l'économie de la relation à autrui. L'affirmation d'autonomie qui l'accompagne recouvre en fait une nouvelle forme d'hétéronomie. Certes, dans une telle configuration sociale, la conduite des individus n'est plus dictée du dehors à partir de commandements émanant d'institutions stables, mais elle est toujours dictée du dehors, *a posteriori* toutefois, à partir du regard évaluateur d'une diversité d'*alter ego* avec lesquels les individus choisissent d'entrer en interaction. Il ne s'agit donc pas de l'avènement triomphal de l'autonomie libérant les individus d'un encastrement dans des collectifs, mais de l'émergence d'une hétéronomie fragmentée, toujours incertaine car les actes et les choix individuels développés sans garde-fou et sans protection sont soumis rétroactivement au tribunal des pairs avec lesquels les individus ont choisi d'entrer en relation. Dès lors se trouve placée au centre d'un tel dispositif devant articuler aspirations individuelles à se réaliser et exigence de réciprocité dans la relation, la double capacité de reconnaître autrui comme

interlocuteur et de se faire reconnaître comme tel par lui. Dans «cet espace éthico-politique déterminé par les seules volontés individuelles et leurs seuls intérêts immédiats, la reconnaissance de l'autre devient le seul moyen de traduire le bien-fondé de son comportement»¹⁶.

Cet individu *other-directed*¹⁷ règle ainsi sa conduite dans la relation mutuellement approuvée avec ses semblables. Individu social pour pouvoir poursuivre sa quête de lui-même, il lui appartient donc de reconstruire du social depuis le bas, à partir de sa libre association avec des autrui différenciés. Cette logique *bottom-up* institue ainsi un individu relationnel, pour reprendre l'expression de Roger Sue, qui, en réalisant une vie polycentrée et multi-relationnelle dans des réseaux ouverts en même temps qu'interconnectés, crée du lien associatif. Cet individu relationnel est porté, *a minima*, par trois propriétés : 1) l'électivité des affinités et des appartenances; 2) la fluidité et la pluralité de son identité; 3) un engagement d'association dans la relation. La démultiplication de l'offre relationnelle et l'électivité des relations effectivement nouées, mais aussi la révocabilité des engagements, mettent ainsi au centre du jeu social un nouveau type de relation, la relation d'association fondée ni sur l'obligation normative, ni sur l'intérêt *stricto sensu*, mais sur l'idée d'une relation à autrui librement consentie comme fin en soi et condition de réalisation de la quête d'authenticité¹⁸. Bien évidemment, cette liberté dont jouit l'individu pour nouer relation n'est pas à entendre comme une absence totale de pesanteurs sociales, de contraintes structurelles ou d'obstacles psycho-sociaux. Au contraire même, cette liberté naît de la multiplicité de ces déterminations contradictoires ouvrant ainsi des espaces de jeu, de relativisation et d'initiative. De même, ce n'est pas en raison de l'absence de liens ou du repli sur soi que se fonde l'individu hypermoderne, mais au contraire en raison d'une abondance, pour ne pas dire d'un excès, de liens. Son travail d'individuation est justement de les hiérarchiser et de leur conférer une place dans l'espace réticulaire qu'il participe ainsi à construire.